Éditions diverses

Cicero's *De provinciis consularibus oratio*. Introduction and Commentary by Luca Grillo (American Philological Association texts and commentaries series) : Oxford, Oxford University Press, 2015, 345 pages.

Conformément aux usages de cette collection, L. Grillo propose ici une édition commentée très détaillée et très complète, ligne à ligne, couvrant tous les champs possibles de l'analyse du discours : paléographique, grammatical, rhétorique, littéraire, historique.

Après un bref tableau chronologique et quatre cartes (Italie, Empire, Gaule et Rome), une copieuse introduction de cinquante pages commence par rappeler le parcours politique de Cicéron avant 56. Ce discours, comme on sait, est à la fois une charge contre les gouverneurs de province Pison et Gabinius et, inversement, un éloge de l'action de César en Gaule. Conformément à l'opinion qui prévaut aujourd'hui, L. Grillo estime que Cicéron le prononça dans la seconde moitié de juin 56, avant de se poser la traditionnelle question : est-ce à lui que Cicéron pense quand il parle de sa *palinodia* (*Att.* 4, 5, 1) ? Sa réponse (p. 14 *sq*. ; 214) est négative : il se rallie à l'opinion de J.W. Crawford (*M. Tullius Cicero : The Lost and Unpublished Orations*, Göttingen, 1984, p. 158-166), selon laquelle, dans sa lettre, Cicéron fait plutôt allusion à un « discours », que Crawford baptisait *Pro Caesare in senatu* ; mais le mot anglais « speech », seul utilisé par elle (sauf dans le titre de son ouvrage), désigne à la fois ce que Cicéron appelle *oratio* et *sententia*, c'est-à-dire, en français, « discours » d'un côté, et de l'autre « allocution », « intervention » ou « explication de vote ». À condition de voir dans ce « discours » la *sententia* que donna Cicéron fin mai ou début juin pour expliquer son approbation au déblocage de crédits pour la solde des soldats de César en Gaule demandée par leur général (cf. *prov. cons.* 28), nous convenons que ce pourrait bien en effet être elle que désigne la *palinodia* de Cicéron, plutôt que — autre hypothèse parfois avancée — une lettre personnelle à César, voire à Pompée. Pour net qu'ait été à cette occasion le revirement de Cicéron, si sa *sententia* avait été alors assez brève (ce qui explique qu'elle n'ait pas été publiée), il avait pu cependant ne pas être autant remarqué des sénateurs que l'éloge appuyé de César qu'il fait dans le *De provinciis* — ce qui explique les interruptions indignées des sénateurs conservateurs notées dans le discours (§ 18 ; 39) : avec cette longue *sententia* qu'est le *De provinciis consularibus* — la seule conservée de toute la littérature oratoire — le ralliement de Cicéron aux « dynastes » ne pouvait plus faire de doute. La suite de l'introduction est consacrée au contexte législatif et aux *dramatis personae* Pison, Gabinius et César. Enfin un long développement, très didactique, examine le discours selon les canons rhétoriques : *inuentio, dispositio, elocutio, memoria, actio.* Excellent connaisseur des procédés oratoires et des ouvrages de rhétorique, L. Grillo y détaille notamment les clausules du texte et, pour la bonne lecture de son commentaire, qui ne laisse passer aucune figure, il le fait suivre (p. 305-308) d'un glossaire des termes de rhétorique utilisés par lui.

Le texte reproduit (p. 51-73) est celui de l'édition Peterson (1911, OCT). Mais, sans qu'on puisse déterminer avec certitude si L. Grillo a procédé à une nouvelle collation des manuscrits, il déclare avoir fondé son propre texte — que le lecteur découvre par groupe de mots ouvrant chacun une rubrique du commentaire — sur cinq manuscrits : *P, G, E, V, H.* Quatre d'entre eux étaient déjà utilisés par l'édition, familière au public français, de J. Cousin (Les Belles Lettres, 1969[2]), mais

non *V* (Vaticanus Palatinus Lat. 1525, XV^e^ s., Heidelberg) — sous ce sigle *V*, Cousin désignait les *Marginalia in cod. S. Victoris saec. XV adscripta.* Le texte établi par L. Grillo diffère donc parfois de l'édition Peterson reproduite — ce qui est un peu déconcertant pour le lecteur. Si l'on confronte le texte de l'édition Peterson avec celui de l'édition Cousin, on note douze divergences. Sur ces douze, L. Grillo retient le même texte que Cousin en trois endroits, en s'en expliquant (§ 5, 29, 47) ; il s'en sépare ailleurs, trois fois, en justifiant son choix éditorial (§ 9 ; 15 ; 38), les autres fois sans signaler le problème de texte — minime, il est vrai (§ 12 ;26 ; 33 ; 36 ; 38, 45). On doit reconnaître qu'au bout du compte, le texte établi par L. Grillo s'avère généralement supérieur à celui de Cousin, marqué par un interventionnisme quelque peu intempestif.

Pour le reste, le commentaire littéraire et historique, qui fait le gros de l'édition (p. 74-303) est irréprochable. On a un peu de mal, il est vrai, à cerner le public auquel il s'adresse : certains développements, notamment dans l'introduction, semblent relever du manuel (sur le sénat, sur l'*actio,* sur les manuscrits) ; d'autres, dans le commentaire surtout, manifestent un haut de degré de précision et de spécialisation. Mais peu importe, du moment que les uns et les autres y trouvent leur bonheur. De la qualité de l'érudition témoignent aussi les vingt-trois pages d'une bibliographie abondante, mais bien ciblée et à jour, à laquelle renvoie minutieusement chaque rubrique du commentaire ; on y ajoutera cependant J. Dugan, *Making a New Man,* Oxford, 2005 et I. Gildenhard, *Creative Eloquence,* Oxford, 2011 ; corriger aussi la référence à l'article de Fernández de Buján, A., 2001, paru dans la *Revista de Estudios latinos* (et non dans la *Revue des Études latines*).

Certes, l'inconvénient d'un tel commentaire ligne à ligne est de donner une vision passablement myope du texte commenté au lecteur qui le lit, comme nous, à la suite et *in extenso*. Mais cette impression disparaît dès lors qu'on utilise le livre comme il se doit : en cherchant le commentaire à tel ou tel passage. En outre, le renvoi incessant à d'autres développements, dans le même discours et dans d'autres discours de Cicéron — notamment les discours *post reditum* — redonnent de la hauteur au commentaire. Pour conclure, nous dirons que L. Grillo offre au chercheur, pour ce discours important dans la carrière politique de Cicéron, un outil de travail complet, parfaitement ajusté et, de ce fait, extrêmement utile.

Paul M. Martin.

Cynthia Damon (éd.), C. Iuli Caesaris *Commentariorum libri III de bello civili* (Collection « Oxford Classical Texts ») : Oxford, Oxford University Press, 2015, CVII et 227 pages.

Cynthia Damon, *Studies on the Text of Caesar's* Bellum civile : Oxford, Oxford University Press, 2015, VI et 329 pages.

Il est impossible de rendre compte de ces deux ouvrages indépendamment l'un de l'autre, écrits par C. Damon, qui s'était révélée comme une bonne spécialiste du *Bellum ciuile* par un ouvrage, *Caesar's Civil War*, publié en 2006 chez le même éditeur en collaboration avec W.W. Batstone (cf. notre recension dans *REL*, 85, 2007, p. 346 *sq*.) : non seulement parce que, *in extenso* ou en résumé, on retrouve de l'un à l'autre un certain nombre de développements semblables, mais surtout parce que c'est dans le II (*Studies…*) qu'on trouvera l'explication détaillée du texte retenu par le I (édition). Au demeurant, qu'il soit bien clair que cette remarque n'est pas un reproche : les règles éditoriales de la collection « Oxford Classical Texts »

interdisaient à l'éditrice de justifier les leçons retenues en maints endroit délicats du texte de César — et Dieu sait s'il y en a dans le *BC* — autrement que par de succinctes mentions dans l'apparat critique et dans un Appendice critique. Elle n'avait donc d'autre choix que de publier dans un ouvrage séparé ces notes justificatives — qui occupent 183 de ses 329 pages. Était-il nécessaire de reprendre en une longue introduction de II la présentation du texte qu'elle donnait dans le I ? Oui, car les introductions des deux ouvrages ne se recoupent pas exactement : le I centre l'exposé paléographique sur le *BC*, tandis que le II s'ouvre sur une discussion critique et un point de vue plus large, avec, par exemple, un développement sur la constitution de la tradition manuscrite du *corpus Caesarianum* (II, p. 23-43), d'une grande utilité pour l'élaboration du nouveau stemma proposé. L'inconvénient est qu'il faut sans cesse passer d'un volume à l'autre pour avoir une vision complète de l'impressionnant travail de l'auteur. Mais le jeu en vaut la chandelle.

Par cette combinaison des deux approches, C. Damon offre enfin au public l'édition savante que M.D. Reeve, en 2000 (dans *JRS*, 90, p. 205), appelait de ses vœux, avec raison. Les deux dernières éditions savantes — j'omets celle de S. Mariner Bigorra, Barcelone, Alma Mater, 1959-1961, qui n'apporte rien de neuf — étaient fondées sur le stemma établi par A. Holder (Leipzig, Teubner, 1898) ; il s'agit de celle d'A. Klotz (Leipzig, Teubner, 1926, 1951[2]), qui privilégie le manuscrit ***S***, et de celle, plus familière au public français, de P. Fabre (Paris, Les Belles Lettres, 1936, rév. E. Balland, 2006[2]), caractérisée par l'addition de ***N***, appartenant à la famille de ***S***, et par l'intérêt porté à la source extra-stemma ***y***. Toutes deux ont vieilli, ne serait-ce que dans le rapport entre l'éditeur et la lettre des manuscrits, avec laquelle on prenait jadis de plus grandes libertés dans les reconstitutions de passages défectueux (surtout Fabre, quoi qu'il en dise dans son Introduction, p. lviii-lix, mais il se situait sans doute par rapport à ses prédécesseurs laxistes).

Avant tout, cette nouvelle édition cerne bien, pour la première fois, les caractéristiques de l'archétype **ω**, qui apparaît comme très défectueux dès l'origine — ce que tout le monde savait — mais aussi plus tardif encore qu'on ne l'avait soupçonné, ne pouvant être antérieur au viii[e] siècle (I, p. xxii-xxvi ; II, p. 55-61). Surtout, C. Damon propose un nouveau stemma (I, p. xxii & cix ; II, p. 54), différent des trois précédents (figurés en I, p. xvii ; II, p. 17) : de A. Holder, I, p. vi, de W. Hering (*Die Recensio der Caesarhandschriften*, Berlin, Akademie Verlag, 1963, p. 87) et de V. Brown (*The Textual Transmission of Caesar's Civil War,* Leiden, Brill, 1972, p. 33). Concernant cette dernière, C. Damon rend un hommage appuyé à ses travaux et surtout au précieux legs, qu'elle lui a fait, avant son décès en 2009, de sa collation des principaux manuscrits. Elle se fonde sur sa propre collation de seulement cinq manuscrits retenus (***M, U, S, T, V***) (I, p. xxxiv-lxi ; II, p. 61-77), à l'exception de ***L*** et ***R***, collationnés par Fabre ; quant au ***N***, il est occasionnellement cité, comme quelques autres manuscrits indifférenciés sous le sigle **ϛ** (sauf le ***Vall.***). L'originalité de sa démarche réside dans un nouveau classement de trois hyperarchétypes (I, p. xxvi-xxxiv ; II, p. 61-77) : si la reconnaissance de ***μ*** comme archétype de ***M*** et de ***U*** était acquise depuis Holder, C. Damon reprend de Hering ***ν*** comme hyperarchétype de ***S***, mais aussi — et c'est là son originalité — de ***π***, lui-même reconnu déjà par Holder hyperarchétype de ***T*** et de ***V***. Elle récuse donc le stemma tripartite de Brown et revient au stemma bipartite antérieur, mais avec une nouvelle dérivation (I, p. xv-xxii ; II, p. 43-54). On regrettera que ce stemma reste muet sur la place qu'y occuperaient les manuscrits utilisés par les éditeurs précédents et délaissés par C. Damon elle-même. Celle-ci donne ensuite les caractéristiques des cinq manuscrits retenus (I, p. xxxiv-lxi ; II, p. 61-95), ventilées sous cinq rubriques : contenus, divisions des livres, *marginalia*, corrections et innovations.

À partir de là, les deux ouvrages divergent. La fin de la Préface du I, p. LXI-CIX décrit les principes de cette nouvelle édition, puis présente une bibliographie limitée à la liste des éditions consultés, aux sources de corrections et aux ouvrages cités dans la Préface ; elle s'achève, avant les sigles et le rappel du stemma, par un *conspectus editionum* renouvelé par rapport à la liste d'OPPERMANN (dans l'édition KRANER-HOFMANN-MEUSEL, Berlin, Weidmann, 1959[12]). Ce *conspectus* s'avère être un précieux outil pour les chercheurs, comme nous l'avons expérimenté pour cette recension. Suit le texte, avec l'apparat critique souscrit (p. 1-163), où sont signalés par le sigle ◊ les passages qui font l'objet d'une note dans l'ouvrage II — confirmant ainsi la nécessité d'utiliser ensemble les deux ouvrages. Texte et apparat critique sont suivis de deux Appendices : orthographique (lettres interchangées, variantes mineures dans les préfixes et les finales, dans les noms propres, dans les mots et expressions abrégés) et critique (qui recense les variantes des manuscrits non retenues comme des leçons différentes dans l'apparat critique — ce qui allège considérablement celui-ci en le réduisant à l'essentiel — mais dont C. DAMON a fait, à coup sûr, un précieux usage pour établir son stemma). Un *index nominum* clôt l'ouvrage.

Dans l'ouvrage II, les parties évoquées *supra* sont suivies d'un examen des lacunes, puis, élargi à partir du *Bellum Gallicum* 7, des variantes. Ensuite, plus intéressant selon nous, vient le développement destiné à mettre en valeur le fait que le texte renvoie à plusieurs reprises à des événements qui auraient été antérieurement narrés, mais qui n'apparaissent pas dans le texte tel qu'il nous est parvenu. Certes, certains pouvaient se trouver dans les lacunes repérées de celui-ci ; mais C. DAMON suggère — avec raison, croyons-nous — que cela indique que le texte renvoie parfois à des points que César n'avait pas encore rédigés — ce qui, par parenthèse, pourrait indiquer, à l'encontre de l'opinion exprimée dans le précédent ouvrage de l'auteur (2006), que le texte était, comme nous le pensons, en train d'être repris et remanié par César au moment de sa mort. Nous-même avons suggéré ailleurs (dans *La Guerre des Gaules, la Guerre civile — César*, Paris, Ellipses, 2000, p. 98 *sq*.), en outre, que quatre lacunes pouvaient provenir d'un « caviardage » du texte de César par son premier éditeur qui, pour nous, fut Antoine. Le caractère à la fois inachevé de l'écriture, et hâtif de la publication expliquerait bien, d'autre part, les nombreuses imperfections que le texte semble avoir eues dès l'origine, avant même celles ajoutées par l'archétype. C'est en tout cas ce qui nous semble ressortir des Parties VI-VIII, où elles sont pointées : interversion (?) de *BC* 3, 55-56, nature (?) de la province en 3, 32, nombreuses anacoluthes, intrusions (d'auteur ?) dans l'écriture, constructions *ad sensum*, passages manifestement dépendants de rapports de lieutenants (ex. 2, 9-10), omission fréquente du nombre de cohortes, constructions insolites de *oportere* et de *iubere*, expressions relâchées. L'auteur achève cette revue des anomalies — par rapport au caractère soigné du texte du *Bellum Gallicum* — par sept *inaequata* (I, 1, 1-4 ; 14, 5 ; 83, 3 ; III, 53, 5 ; 58, 5 ; 75, 2 ; 101, 1) que jamais César, s'il avait pu relire son texte, n'aurait conservés. Décidément, le jugement de Varron s'avère juste !

On en arrive ainsi à la partie sans doute la plus intéressante de l'ouvrage II : les 71 notes détaillées justifiant, en autant d'endroits, le texte retenu. Il n'est évidemment pas question ici de les passer en revue, non plus que de donner le détail des 150 divergences que nous avons relevées entre le texte de cette édition et celui de l'édition FABRE (hors les différences orthographiques minimes). Au demeurant, 18 des notes rédigées par l'auteur défendent des leçons déjà retenues par FABRE : *ad* **I**, 23, 4 ; 44, 1-3 ; 48, 3 ; 53, 1 ; 67, 4 ; **II**, 29, 1 ; **III**, 8, 4-9, 1 ; 10, 5 & 11 ; 16, 4 ; 19, 4 & 6 ; 22, 2 & 4 ; 32, 2 ; 36, 1 ; 73, 6 ; 91, 4. Pour faire simple, disons qu'en général le texte retenu et expliqué en notes est plus proche de l'édition KLOTZ (Teubner) que de celle de FABRE, parce que, en 65 endroits (sauf erreur ou omission), il se

montre plus respectueux que Fabre de la lettre manuscrite. De manière qui nous a cependant parfois paru exagérée. Pourquoi, par exemple, marquer aux poignards des *loci desperati* des passages qui, à condition d'être corrigés *a minima*, voire pas du tout, offraient une lecture acceptable (**I**, 5, 3 ; 39, 1-2 ; 80, 4 ; **III**, 11, 1 ; 32, 6 ; 48, 1 ; 49, 3 & 5 ; 109, 4) ? Pour tout dire, l'attitude de l'auteur vis-à-vis de la tradition manuscrite nous a parfois paru un peu frileuse — comme l'indiquent d'ailleurs les *dubitanter accepi* qui parsèment l'apparat critique. Inversement, C. Damon propose en seize endroits seulement (**I**, 6, 7 ; 11, 2 ; 53, 2 ; 58, 1 ; 64, 6 ; **II**, 10, 4-5 ; 14, 3 ; 30, 2 & 2-3 ; 35, 4 ; **III**, 10, 9 ; 32, 6 ; 38, 4 ; 73, 3 ; 81, 3 ; 101, 4) des leçons personnelles du texte, indiquées par *scripsi*, *suppleui* ou *lac. statui*, auxquelles, pour la plupart, nous adhérons ou qui, à tout le moins, méritent attention. Notons enfin un léger problème : l'édition du *BC* I par M. Rambaud (Paris, PUF (Erasme), 1962) apparaît bien dans l'ouvrage I, mais non dans le II ; or — là encore sauf omission — nous n'en avons pas trace dans l'apparat critique du I et nous regrettons que, dans le II, il ne soit pas tenu compte, dans la discussion en note, des leçons intéressantes qu'il propose pour **I**, 3, 3 ; 6, 7 ; 39, 1-2 ; 58, 1 ; 64, 6 et 80, 4). Cela dit, ce qu'on ne peut ôter aux notes du II, c'est la minutie de l'argumentation posée pour défendre le texte retenu. Chaque note est appuyée par une érudition, une connaissance des textes césariens et de leur critique qui forcent le respect, si elle n'emportent pas à tous les coups la conviction. Il y a là, pour les spécialistes de César, une mine de discussions fécondes qui s'ouvre devant eux et dont on n'a pas fini d'entendre parler.

On aura compris que cette nouvelle édition du *BC* est la bienvenue. L'énormité du travail accompli et la rigueur avec laquelle il l'a été imposent respect et admiration. Il faudra désormais compter avec cette édition, véritablement savante, qu'aucun « Césarien », littéraire ou historien, ne pourra ignorer.

Paul M. Martin.

Virgile, *Œuvres complètes*. Édition bilingue établie par Jeanne Dion et Philippe Heuzé, avec Alain Michel pour les *Géorgiques* (Bibliothèque de la Pléiade) : Paris, Gallimard, 2015, lxxxix et 1386 pages.

C'est un remarquable ouvrage que les *Œuvres complètes* de Virgile qui viennent de paraître chez Gallimard, dans la prestigieuse *Bibliothèque de la Pléiade.* Les éditeurs en sont Jeanne Dion et Philippe Heuzé, avec Alain Michel pour les *Géorgiques*, tous virgiliens renommés. Le volume est donc non seulement ce qu'on appelle un beau livre, dont la facture et l'aspect réjouissent les amateurs de la collection, mais encore un ouvrage de grande qualité scientifique.

Il commence par un bel avant-propos de Philippe Heuzé, qui rappelle la place prépondérante dans la poésie universelle de l'*immense Virgile*, selon l'expression de Martial ; vient ensuite une préface fort nourrie de Jeanne Dion, dans laquelle celle-ci présente au lecteur l'homme Virgile, en faisant intervenir toutes les données biographiques que nous a transmises l'Antiquité. C'est un tableau très précis et très détaillé de la vie du poète, qu'on peut ainsi découvrir, subdivisée en phases principales ; les diverses œuvres y sont placées à la fois dans l'évolution de Virgile et dans le contexte social, culturel et politique de l'époque : il y a eu ainsi le « temps » des *Bucoliques*, celui des *Géorgiques* et celui de l'*Énéid*e.

La préface est suivie d'une étude originale et précieuse de Philippe Heuzé sur la fortune de Virgile, c'est-à-dire sur sa postérité et le succès qu'il rencontra après sa mort, dans les siècles ultérieurs jusqu'à nos jours. L'auteur suit chronologiquement, de l'Antiquité à l'époque actuelle, cette rémanence virgilienne en rappelant

un certain nombre de grandes étapes de la transmission et de l'édition de Virgile au cours du temps. C'est là une mine d'informations qui intéressera tous ceux qui étudient l'histoire des idées et des littératures.

Une chronologie, établie par Jeanne Dion, allant de 91 av. J.-C. à 18 ap. J.-C., aidera le lecteur à situer précisément dans l'histoire les événements en lien avec Virgile. Enfin des « Notes sur le présent ouvrage », rédigées elles aussi par Jeanne Dion, en indiquent clairement les caractéristiques les plus notables : la première est qu'elle ne se limite pas à la trilogie classique *Bucoliques*, *Géorgiques*, *Énéide*, mais inclut d'autres œuvres dont l'attribution à Virgile est moins sûre (telles que la *Ciris* ou le *Culex*) et place en appendice l'utile *Vie de Virgile* de Donat. Une deuxième caractéristique est qu'elle ne se contente pas de donner une traduction, nouvelle, de ces textes, mais qu'elle donne à chaque fois, sur la page de gauche, le texte latin correspondant (établi par les auteurs), cela avec l'objectif de s'adresser à un public plus large de lecteurs que les seuls spécialistes, à un public désireux de goûter dans le texte la beauté de Virgile et de retrouver ainsi aisément les passages en langue originale dont ils ont conservé le souvenir enchanté. Afin de faciliter cette démarche au lecteur curieux de Virgile, Jeanne Dion donne encore quelques explications complémentaires : critères selon lesquels ont été sélectionnées les œuvres dites « attribuées », présentation des principaux manuscrits et des grandes éditions, rappel des éléments de la versification de l'hexamètre dactylique. De nombreuses notes éclairent le texte et une bibliographie éclairante, donnant les titres les plus importants et renvoyant pour le détail à des listes spécialisées, permet à qui le souhaite d'approfondir tel ou tel aspect des œuvres présentées.

Ainsi les éditeurs ont réussi le tour de force de produire un ouvrage qui à la fois fera date dans les études sur Virgile et permettra à l'honnête homme d'aujourd'hui d'entretenir, comme celui d'hier, ce contact direct avec la poésie de Virgile qui constitue un élément irremplaçable d'une culture authentique.

Gérard Freyburger.

Seneca, *Medea*, edited with Introduction, Translation and Commentary by Anthony J. Boyle : Oxford – New York, Oxford University Press, 2014, cl et 481 pages.

Anthony J. Boyle enrichit par ce dernier ouvrage la collection déjà bien fournie de ses éditions commentées des tragédies de Sénèque ou du Ps.-Sénèque : *Phaedra* (Liverpool, 1987), les *Troades* (Leeds, 1994) et, plus récemment, aux Presses universitaires d'Oxford, *Octavia. Attributed to Seneca* (2008) ; *Oedipus* (2011).

Le texte latin suit généralement celui établi par Otto Zwierlein (OCT, 1986), sauf dans quelques passages (dont la liste est dressée p. 88-89), le plus souvent parce que Boyle maintient, à juste titre, les leçons des manuscrits contre des corrections modernes (dans 18 occurrences sur un total de 36), justifiant ses choix *ad loc.* Il a ainsi raison, par exemple, de retenir *comprecans* au v. 680 (leçon des manuscrits *E*, au lieu de *comparans*, conjecture de Buecheler), en s'appuyant sur le *Michigan Papyrus* n° 4969. Logiquement, il aurait donc pu aussi renoncer à la correction de Gronovius (*litore*, au v. 35) et conserver la leçon *litori* des manuscrits unanimes, comme l'a fait Zwierlein, d'autant plus que ce dernier avance un argument recevable (auquel Boyle ne répond pas dans sa défense de la suggestion de Gronovius, p. 121) : *litus* a, dans certains cas, le sens de « mer attenante à la terre ferme » ; si *gemino litori* équivaut à *gemino mari*, le datif ne fait plus difficulté pour la construction syntaxique du vers (*gemino Corinthos litori opponens moras*, cf. O. Zwierlein, *Kritischer Kommentar zu den Tragödien Senecas*, 1986, *ad loc.*). Et l'on regrettera

que le « Selected Critical Apparatus » soit regroupé aux p. 80-87, au lieu d'être placé au bas du texte latin, car cela ne facilite pas le travail de réflexion et de recherche sur les différentes variantes. Mais ce ne sont que des broutilles : la présentation et la mise en pages sont très soignées et les coquilles rarissimes : pour mémoire, il faudrait lire « Schwend**n**er », p. 80, n. 1 et p. 416 ; « Garelli-François, M.-H. », p. 406.

Les trois premiers chapitres de la copieuse Introduction reprennent, mis à jour, ceux de l'édition commentée d'*Oedipus*. Le chap. I situe le dramaturge dans le « theatricalized and dying world » de son époque. Le second (« The Roman theatre »), permet à Boyle de prendre fermement position dans le « performance debate » : les tragédies de Sénèque ont été écrites pour pouvoir être jouées. Quant à leur « Declamatory style » (analysé au chap. III), il est pour Boyle « a major instrument of profond interiority ». Consacrés plus directement à *Médée*, les chap. IV (« Seneca's theatre of violence »), V (« Seneca on anger ») et VII (« The play ») fournissent en abondance des informations qui éclairent l'œuvre et explicitent le point de vue de Boyle : la violence dans le théâtre de Sénèque ne doit être ni sous-estimée, ni exagérée, et sa représentation lui donne un sens en l'humanisant ; il s'agit d'une pièce souvent peu compatible avec la philosophie du Portique ; l'auteur met l'accent sur ses dimensions métalittéraire et métadramatique. Les chap. VI (« The myth before Seneca ») et VIII (« The reception of Seneca's *Medea* ») complètent heureusement l'ensemble, suivis d'une bibliographie solide et de trois Index (mots latins ; références aux autres tragédies du *corpus* sénéquien ; Index général).

Le commentaire à proprement parler, détaillé et érudit, vise l'exhaustivité et se révèle d'une grande pertinence. Il comporte une analyse systématique, avant chaque acte et chaque chœur, de la progression dramatique. C'est un des grands mérites de Boyle que d'avoir bien dégagé la construction de la tragédie, les effets de contraste et les échos internes. De précieuses petites synthèses évitent les répétitions par un jeu très efficace de renvois et apportent toutes les explications utiles d'ordre grammatical, stylistique et métrique ; on y trouve des études fouillées concernant l'arrière-plan mythologique et littéraire, tout aussi bien que le contexte philosophique (nombreux rapprochements avec les œuvres en prose de Sénèque), religieux, esthétique, culturel, politique et historique. Dans son désir de proposer un livre accessible et profitable à des lecteurs non-spécialistes, Boyle n'hésite pas à procurer des renseignements que le latiniste chevronné jugera superfétatoires, mais son intention nous paraît ici louable. Il prolonge et complète ainsi les éditions précédentes avec lesquelles il entretient un dialogue constant, mettant en valeur les spécificités du théâtre de Sénèque : importance des monologues et focalisation sur la vie intérieure complexe des personnages ; description minutieuse des passions et de leurs symptômes corporels ; prédilection pour les jeux avec l'ironie et les paradoxes ; éclat du style ; métathéâtralité. Surtout, les hypothèses sur une éventuelle mise en scène sont fréquentes et bien venues, Boyle prenant en compte la nature spectaculaire du texte et toutes les opportunités qu'offraient les théâtres de cette époque, avec leur « verticalité » et leur machinerie sophistiquée ; les apartés, les changements de destinataire, les entrées et sorties des personnages, tous les jeux de scène potentiels sont explicités par de brèves didascalies insérées dans la traduction, puis discutés avec finesse et bon sens dans le commentaire *ad loc.* Enfin, les références à la réception de cette œuvre et aux *Médée* postérieures sont d'une grande richesse et font mesurer la profondeur de l'influence exercée par le dramaturge romain.

Toutefois, nous exprimerons quelques désaccords sur l'analyse du rapport entre cette tragédie et le stoïcisme de son auteur, question difficile qui fait encore l'objet de controverses. Boyle ne nous paraît pas avoir suffisamment fondé sa position, clairement formulée p. xix : « [...] the world-view of most of the plays, including *Medea*, is decidedly un-Stoic, even an inversion or negation of Stoicism [...] ».

Certes, au chap. V de l'Introduction (« Seneca on anger »), il dresse une liste de 32 propositions tirées du *De ira*, considérant ensuite que (p. LX), s'il existe de multiples « points of contact » avec *Médée* et l'autre « revenge tragedy », *Thyeste*, « there is clearly and significantly no complete coincidence », car il estime que 14 de ces propositions sont « problématisées » par l'une ou l'autre pièce, parfois par les deux. Mais cette conclusion, bien qu'acceptable en elle-même, se révèle trop vague, elle aurait mérité d'être davantage étayée, et il aurait fallu renvoyer précisément, dans le commentaire *ad loc.*, d'une part aux passages qui étaient en accord avec les thèses stoïciennes, de l'autre à ceux qui les mettaient en cause. C'est pourquoi BOYLE est amené à développer son argumentation sur ce point au chap. VII (« The play »). Et, s'il a raison de penser (p. C, n. 200) que *Médée* ne saurait constituer un « Stoic drama », pédagogique en quelque sorte, car, par exemple, il n'apparaît jamais nettement que la protagoniste commet une erreur de jugement en accordant de la valeur à des biens qui sont, en fait, des « indifférents » (l'amour, le mariage, ses enfants), il va sans doute trop loin en affirmant (p. CIV) : « [...] there is nothing straighforwardly or quintessentially Stoic about Medea's emotional conflicts, including those of her infanticidal monologue in Act V ». À l'appui de cette affirmation (p. CV), il relève d'abord que, chez Médée, le conflit oppose deux passions, et non sa raison à une passion, puis qu'elle utilise sa « raison » pour justifier l'une ou l'autre de ses passions. Mais cela ne contredit en rien les dogmes stoïciens : une fois l'assentiment donné à des opinions erronées, les passions gouvernent sans partage, la raison est pervertie (comme le concède BOYLE lui-même). Sénèque mentionne d'ailleurs, à plusieurs reprises, le cas de figure où des passions s'affrontent, notamment dans le *De ira*, 1.8.7 (*Cum affectus repercussit affectum* [...]), 1.17.4 (*Iram saepe misericordia retro egit*), et en particulier 2.33.6, où la formulation du philosophe ([...] *iram compescuit pietas*) est très proche de celle de Médée (*Ira pietatem fugat / iramque pietas*, *Med.*, 943b / 944a).

De plus, dans les pages consacrées à la métathéâtralité du personnage — véritable metteur en scène de son propre rôle — BOYLE se laisse, à notre avis, entraîner par la puissance de son discours ; ainsi, à propos des v. 982-984 — où l'héroïne déclare que, désormais, elle a retrouvé son sceptre, son frère, son père, que la Colchide possède à nouveau la dépouille du bélier d'or et que son royaume lui a été rendu, ainsi que sa virginité — il écrit (p. CXIII) : « Medea is the only major figure of Senecan tragedy whose language can change reality ». Mais le dramaturge ne souligne-t-il pas plutôt ici le caractère illusoire et délirant de paroles sans relation avec le réel ?

Ces réserves ponctuelles n'enlèvent rien aux très grandes qualités d'une édition commentée qui constituera une référence et un outil de travail indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la fascinante *Médée* de Sénèque et qui voudront poursuivre les discussions sur son interprétation.

Jean-Pierre AYGON.

SÉNÈQUE, *Médée*, édition bilingue. Texte latin d'Otto ZWIERLEIN (1986) ; préface, traduction nouvelle et dossier par Blandine LE CALLET (Collection « Folio Théâtre ») : Paris, Gallimard, 2014, 320 pages.

En ces temps difficiles, où il faut rappeler l'importance vitale de la transmission des textes anciens dans leur langue d'origine (la poésie étant par définition difficilement traduisible), il est réconfortant de constater que Blandine LE CALLET a réussi à faire paraître dans une collection « de poche » une *Médée* qui permettra à un large

public de découvrir cette œuvre de Sénèque en ayant la possibilité de se reporter, s'il le souhaite, à l'original latin — qui reprend, à une exception près, celui établi par Otto Zwierlein (Oxford, 1986). Blandine Le Callet a fait le choix judicieux du vers libre, en privilégiant la souplesse, l'élégance et la musicalité, en adoptant une langue simple et moderne qui rend le texte plus accessible, sans le trahir. Quand cela a été jugé nécessaire, une note signale l'écart avec le latin et donne le « mot à mot ». L'inconvénient est que l'expansion de la traduction devient parfois excessive, par exemple lorsqu'à trois mots latins (*Cede pietati dolor*, v. 944) correspondent deux vers en français : « Efface-toi devant l'amour / que je porte à mes enfants, ma douleur ». L'avantage est que la traduction gagne en naturel, comme on le voit dans les vers suivants, où l'élan d'affection maternelle est suggéré avec justesse : « Venez, mes chers petits, / vous la seule consolation d'un foyer désolé, / venez donc jusqu'ici, enlacez-moi, / serrez-moi dans vos bras. » Enfin, de nombreuses didascalies explicitent les jeux de scène et mettent en valeur la théâtralité du texte.

Dans une copieuse préface d'une cinquantaine de pages, Blandine Le Callet éclaire avec pertinence les enjeux de la pièce en prenant pour objet d'étude, notamment : le cadre géopolitique dans lequel Sénèque a inséré et rendu cohérente la trahison cynique et lâche de Jason (p. 34-37) ; la monstruosité complexe de Médée (p. 15-32) ; les rapports avec le stoïcisme de l'auteur, car la protagoniste est responsable des passions qui l'emportent (p. 10-11) et, en triomphant à la fin, elle peut être considérée comme un agent de la justice divine, ce qui lui fait paradoxalement intégrer « si monstrueuse soit-elle, l'ordre de la raison » (p. 42-45). Dans quelques passages, toutefois, les analyses de Blandine Le Callet mériteraient d'être nuancées. D'abord, les ultimes hésitations de Médée avant de tuer son premier fils (v. 926-932 et 937-948) constituent moins un « bref combat moral » (p. 11) qu'une lutte frontale entre deux « passions », au sens stoïcien de ce terme, sa rage contre Jason et son amour maternel (*ira* et *pietas*). Par ailleurs, s'il est exact que sa monstruosité fait d'elle un personnage exceptionnel qui décourage (ou du moins tente de décourager) toute empathie, faut-il aller jusqu'à dire que c'est « un être à ce point déshumanisé que plus rien de commun n'existe entre lui et le spectateur » (p. 16) ? Certes, l'héroïne est mise à distance, mais l'adéquation parfaite entre la construction du personnage et la psychologie stoïcienne des passions n'est pas sans conséquence : cette figure du mal absolu offre en fait une image paroxystique et effrayante de l'immoralité et de la folie qui règnent bien souvent, à un degré moindre, chez les hommes.

Un dossier d'une centaine de pages fournit d'utiles informations, quoique dans un ordre assez déroutant : repères chronologiques ; bibliographie sélective ; indications sur la réception de cette œuvre depuis le xvii^e^ siècle et ses mises en scène aux xx^e^ et xxi^e^ siècles ; compléments philologiques ; notes sur le texte et sa traduction ; index des noms propres ; résumé et structure de la pièce. Chacun saura y trouver ce qui l'intéresse, et cette nouvelle édition rendra de grands services à des lecteurs très différents, tout en leur proposant, à un prix modique, une traduction pleine de vigueur et de fraîcheur.

Jean-Pierre Aygon.

Apuleyo de Madauros, *Apología*, *Florida*, [Prólogo de *El dios de Sócrates*]. Introd., texte, trad. espagnole et notes par Juan Martos (Collection « Alma Mater ») : Madrid, Consejo de Investigaciones Científicas, 2015, cvi et 257 pages.

La présente édition (d'une remarquable qualité matérielle et typographique) est due à Juan Martos, professeur à l'Université de Séville, à qui l'on doit déjà une

édition-traduction des *Métamorphoses*, parue en 2003, et qui est par ailleurs l'un des deux éditeurs de l'ouvrage collectif *Amor y sexo en la literatura latina* (voir notre compte rendu dans ce volume). Son contenu est identique à celui de l'édition procurée dans la C.U.F. par P. Vallette en 1924 (reprise en 1960), à ceci près que J. Martos a choisi d'adjoindre à ces deux textes la brève (à peine cinq pages) *Praefatio* du *De deo Socratis*, contenant l'apologue en prose du Renard et du Corbeau, souvent considéré comme inauthentique, notamment par J. Beaujeu, qui le qualifie de « fausse préface » dans son édition des *Opuscules philosophiques et fragments*, où il figure au nombre de ces derniers.

Quoi qu'il en soit de ce problème mineur, que J. Martos considère lui-même (Introd., p. xxxvi) comme non encore résolu, cette édition est en tous points excellente. Elle s'ouvre sur une Introduction comptant cent six pages, où est notamment présentée la survie des œuvres oratoires d'Apulée au cours des siècles, plus particulièrement en Espagne, et dont la moitié est consacrée à une Bibliographie qui peut être considérée comme exhaustive. Le texte, imprimé, à l'inverse de la C.U.F., sur la page de gauche, est assorti d'un apparat critique très dense, négatif lorsque les manuscrits sont unanimes (on sait qu'ils dérivent tous d'un seul et même *codex* parvenu jusqu'à nous, le *Laurentianus*, copié au xi^e^ siècle), positif dans le cas contraire — ce qui est une solution tout à fait acceptable. La traduction est quant à elle assortie d'un riche appareil de notes infrapaginales, qui sont au nombre de 726 et constituent de ces textes un commentaire d'une grande richesse. Ces notes occupant, comme à l'ordinaire, beaucoup plus de place que l'apparat, le problème de la pagination a été résolu non pas, comme dans la C.U.F., en rejetant certaines d'entre elles en fin de volume, mais tout simplement en ménageant sur la page de gauche un intervalle aussi grand que nécessaire entre le texte et l'apparat, afin qu'il y ait à chaque page une rigoureuse correspondance entre celui-ci et sa traduction. De cette traduction un recenseur francophone n'a pas qualité pour évaluer la qualité stylistique et ne peut se prononcer que sur son exactitude, laquelle ne mérite aucune critique, si ce n'est de détail, comme toute traduction. Il se permettra tout de même de pointer deux coquilles qui l'ont surpris dans un livre d'une présentation aussi élégante, mais qui lui ont sauté aux yeux : l'une à la page 232, où on lit « las copas de *la* Musas », l'autre à la page suivante, où se présente un bizarre « las *nueves* Musas », authentique barbarisme issu apparemment d'un croisement entre *nueve*, le numéral « neuf » (invariable) et l'adjectif au pluriel *nuevas*, « neuves » ou « nouvelles ». Y en a-t-il d'autres du même acabit ? Nous avouons ne pas nous être mis à leur chasse...

Cette remarque malicieuse ne doit pas faire oublier l'essentiel, qui est la très grande qualité de cette édition-traduction-commentaire, qui constitue une contribution de qualité aux études apuléiennes.

René Martin.

Solinus, *Wunder der Welt*, lateinisch und deutsch, eingeleitet, übersetzt und kommentiert von Kai Brodersen (Collection « Edition antike ») : Darmstadt, WBG, 2014, 336 pages.

Une nouvelle édition allemande des *Collectanea rerum memorabilium* de Solin vient de paraître, près de cent vingt ans après la seconde des deux successivement publiées par Mommsen, datée pour sa part de 1895. L'auteur en est Kai Brodersen, professeur de culture antique à l'Université d'Erfurt. Le titre de ce livre, créant le contact initial avec lui, *Solinus*, *Wunder der Welt*, en français *Merveilles du monde*, appelle un premier commentaire. Sans doute ainsi conçu pour attirer l'attention, il

ne fait en réalité référence qu'aux *mirabilia* contenus dans les *Collectanea* : dans cet ouvrage figurent bien d'autres éléments didactiques, lesquels ne sont pas de nature, pour leur part, à susciter l'étonnement, l'ensemble ayant eu pour objectif le plus vraisemblable de renforcer ou de rafraîchir la culture de son dédicataire, voire de lui en constituer une, et de lui meubler l'esprit, afin de faciliter l'exercice de ses fonctions ou plus simplement d'enrichir le contenu de ses prises de parole dans des conversations ou des délibérations.

Le livre commence par un sommaire détaillé de l'ouvrage de Solin, muni cette fois du double titre de *Collectanea / Polyhistor*, et faisant ainsi référence aux deux éditions successives de celui-ci, sur la réalité desquelles l'ensemble des chercheurs s'accorde désormais depuis plusieurs décennies. Il se compose de sous-titres en deux niveaux qui montrent avec une grande clarté les différentes étapes dans la progression de ce qui apparaît comme un passage en revue de différents aspects du passé de Rome, de l'être humain, puis du monde connu, selon un schéma qui commence par l'Italie, présente ensuite les terres qui entourent la moitié septentrionale de la Méditerranée, la partie nordique de l'Océan, effectue un retour à la côte méridionale de la Méditerranée, passe de là aux régions et aux peuples bordant l'est et le sud de l'Océan, et se termine par la partie occidentale de celui-ci, avec les archipels qui en émergent. Alors que ce sommaire paraît terminé à qui connaît l'ouvrage de Solin, se lit en outre un sous-titre inattendu : *Norwegiana*. Dans les pages suivantes, une introduction se consacre principalement à présenter l'ouvrage et son auteur. À propos du premier, K. Brodersen décrit rapidement ses deux éditions successives, l'une comme un *compendium* dédié à un *Adventus* qu'il renonce à tenter d'identifier, la seconde, annoncée, dans une lettre d'envoi qui s'est transmise avec elle, comme ayant été revue par Solin lui-même. Quant à ce dernier, il est dit de lui qu'il se trouve connu seulement par son ouvrage. Pour l'endroit où il a vécu et travaillé sa rédaction, K. Brodersen rappelle qu'on en a vu un indice dans la place privilégiée que Rome occupe dans son ouvrage, ce qui ne le convainc pas vraiment. Il faut pourtant admettre que résidant ailleurs que dans la Ville, Solin aurait éprouvé les plus grandes difficultés à rassembler toutes les notions qu'il fournit sur elle, son histoire et ses traditions, et qu'il aurait eu d'autre part tendance à accorder à sa propre région une place plus importante qu'aux autres, n'eût-ce été que pour accroître la *captatio beneuolentiae* d'un dédicataire qui, selon toute probabilité, y aurait également habité. K. Brodersen demeure silencieux sur la très probable profession de *grammaticus* que plusieurs manuscrits attribuent à Solin, et dont il convient de reconnaître qu'elle était la plus apte à lui faciliter la réalisation de son projet. Il en vient ensuite à la localisation chronologique de l'ouvrage et, après avoir rappelé que Vespasien est le dernier empereur qui s'y trouve mentionné et que les premiers auteurs qui le citent sont Ammien Marcellin et Servius, il reprend un certain nombre d'arguments et d'hypothèses qui se rencontrent dans la bibliographie du XX^e^ siècle, mais qui se révèlent discutables pour qui les examine de près, par exemple la désapprobation par Solin en 50, 3, des vêtements masculins en soie, mise en rapport avec un passage de la *Vie d'Élagabal* dans l'*Histoire Auguste*, et situant dès lors les *Collectanea* à une époque postérieure au règne de cet empereur (en fait, comme le rappelait André Chastagnol, cette mode existait déjà sous Tibère et Caligula au témoignage de Tacite et de Suétone). Mais ce qui semble incontournable à K. Brodersen, c'est l'argument selon lequel on trouve dans Solin des termes qui ne seraient attestés que chez des auteurs tardifs, le situant en conséquence à leur époque, selon une opinion qui s'est constituée à partir d'une interprétation excessive, mais généralement adoptée, de l'ouvrage de I. D. Hyskell, *A Study of the Latinity of Solinus* (Chicago, 1925). Celui-ci, en effet, ne proposait pas de date pour l'ouvrage de Solin, et, dans ses pages, les termes qui semblent à considérer comme véritablement inconnus avant les

deux derniers siècles de l'époque romaine (surtout des composés et des dérivés) se limitent à un très petit nombre, constatation qui doit, ainsi que nous le savons, se voir pondérée par la proportion importante d'œuvres littéraires, didactiques et techniques qui ne nous sont pas parvenues et qui pouvaient contenir lesdits termes. En fait, pour K. Brodersen, aucune des observations et des argumentations généralement rencontrées dans la bibliographie depuis la fin du XIX^e^ siècle n'aboutit à une datation précise et indiscutable. Pour finir, il se résigne à situer les *Collectanea rerum memorabilium* dans la dernière partie du III^e^ siècle ou dans le courant du IV^e^.

L'introduction comporte également une page consacrée aux sources utilisées par Solin. Elle commence par mentionner les *auctores* qu'il a nommément cités, K. Brodersen tenant pour assuré qu'il n'a pas utilisé leurs ouvrages de façon directe, étant donnée l'époque tardive où il s'est résolu à le situer. Or cette affirmation pourrait être à nuancer : si Solin vivait à Rome, il avait accès à certaines au moins des bibliothèques de la Ville et a pu y trouver les ouvrages de plusieurs de ces auteurs. Se trouve ensuite mentionnée la très grande place occupée dans ces sources par Pline l'Ancien et Pomponius Méla, avec un rappel des hypothèses déjà anciennes, vagues et très incertaines, concernant une *chorographia pliniana* et une *geographia Varro-Sallustiana*, mais sans que K. Brodersen fasse état de propositions plus récentes, relatives notamment au *De regibus* et à l'*Annus Romanus* de Suétone, ouvrages auxquels nous ajouterions volontiers pour notre part la *Chorographia de prouinciis* de Titianus l'Ancien. N'ayant pas retenu les indications des manuscrits qui attribuent à Solin la profession de *grammaticus*, il ne fait pas non plus référence à la culture et au savoir professionnels liés à celle-ci, qui auront pu alimenter certains des passages auxquels nulle source n'a été attribuée avec un minimum de vraisemblance. Dans les pages suivantes, l'auteur évoque, en les classant par grands thèmes, un certain nombre de données fournies par Solin : les orientations par rapport au soleil, les astres, les vents, les étymologies, les unités de mesure et les grandes dates historiques (de 509 av. J.-C. à 59 ap. J.-C.) ainsi que les particularités du calendrier, en précisant qu'il le fait à l'intention du lectorat actuel, à qui ces pages seront effectivement utiles, bien que ces données ne soient que rarement accompagnées d'une localisation dans le texte.

L'introduction se termine par plusieurs indications concernant l'édition : on y apprend notamment que le texte latin est repris de la seconde édition de Mommsen ; il ne tient donc pas compte de l'apport que fournissent les variantes et les compléments contenus dans les marges et les interlignes de certains manuscrits, et dont Pierre Petitmengin avait à très juste titre signalé le très grand intérêt (voir son compte rendu de H. Walter, *Die* Collectanea rerum memorabilium *des C. Iulius Solinus. Ihre Entstehung und die Echtheit ihrer Zweitfassung*, dans *R.E.L.*, 49, 1971, p. 383-385), ce que nous confirmons pour les avoir personnellement examinés en détail. K. Brodersen adopte le plus souvent les choix et modifications effectués par l'édition de 1895, notamment dans la graphie des noms propres, et la suit dans l'insertion choisie pour celle-ci de certains passages, situés à des emplacements différents dans les branches de manuscrits, selon que ces derniers transmettent les *Collectanea* ou le *Polyhistor*.

La présentation choisie adopte l'aspect suivant : le texte latin figure sur la page de gauche avec la numérotation en chapitres et sections adoptée par Mommsen. Des notes de bas de page signalent plusieurs leçons différentes, non reprises par ce dernier, ou préférées dans une autre édition récente, publiée quant à elle par F. J. Fernández Nieto à Madrid en 2001 (Solino, *Colección de hechos memorables o El erudito*. Introduction, traduction et notes [mais sans le texte latin], Biblioteca Clásica Gredos, n° 291). La page de droite porte la traduction en langue allemande avec les sous-titres annoncés dans le sommaire initial. La source des différents passages,

lorsqu'elle se trouve connue ou admise, se trouve mentionnée chaque fois grâce à une abréviation. À l'intérieur des phrases s'insèrent, entre crochets ou parenthèses, de brèves indications ou explications. Pour ce qui concerne la traduction elle-même, elle se montre claire et précise, excepté parfois quand Solin lui-même ne l'est pas, par exemple dans le cas d'une formule particulièrement obscure sur les Esséniens, en XXXV, 9, les décrivant comme *maiestatis (...) prouidentia ad hunc morem destinati*, qui a été traduite et commentée de diverses façons, et a même parfois servi à ranger le *grammaticus* au nombre des chrétiens. K. Brodersen propose pour sa part « an ihren Tradition festhalten (...) durch Vorsehung der Erhabenheit », ce qui ne fait que transférer cette obscurité dans la langue allemande. Ainsi que nous l'indique le dernier de ses sous-titres, il a choisi de placer à la suite des *Collectanea* proprement dits un texte qui s'y trouve nommé *Norwegiana*, et qu'il signale comme figurant dans un manuscrit du XII^e^ siècle et dans un autre du XIV^e^. Ce texte, long de près d'une page et rédigé à la manière des chorographes latins, expose diverses particularités de quelques régions nordiques, qui y sont nommées *Halilande, Scotia, Goutlande, Yslande* et *Yrland*. Il s'agit en particulier de coutumes observées chez leurs habitants et de leur manière de concevoir le christianisme, ce qui prouve que ce texte ne remonte ni à l'Antiquité ni, à plus forte raison, à Solin, mais montre qu'on a pu juger bon durant le Moyen Âge de « mettre à jour » l'ouvrage de cet auteur, et fournit un témoignage de l'intérêt qu'il rencontrait alors. Le livre se termine par une bibliographie limitée à deux pages, où les auteurs anglo-saxons occupent une grande place, avec une certaine présence de références en langue française, italienne et espagnole. Elle est suivie d'un index, bienvenu et indispensable pour un ouvrage de cette sorte.

On observe donc dans ce livre une recherche de présentation destinée à faciliter et à guider la lecture mais aussi les consultations ponctuelles des *Collectanea rerum memorabilium*. K. Brodersen a pris le parti délibéré d'une édition dépouillée et très maniable, limitée au texte latin et à une traduction personnelle, sans notes bibliographiques et explicatives développées (on en trouvera en revanche, et souvent de grande ampleur, dans l'édition de F. J. Fernández Nieto, qui a choisi de n'offrir qu'une traduction, renonçant à fournir le texte latin). Rééditant à quelques détails près la seconde édition de Mommsen, et se plaçant donc dans sa continuité, il le fait sous une forme adaptée à la demande de la probable majorité des lecteurs et utilisateurs actuels de Solin, sans doute historiens plutôt que philologues. Dans cette perspective, et compte tenu de ces choix, le livre sera le bienvenu dans les bibliothèques de recherche et favorisera la consultation d'une œuvre encore trop souvent et injustement considérée comme un simple recueil d'extraits de la *Naturalis historia* de Pline l'Ancien.

Robert Bedon.

Histoire littéraire

Marie-Ange Julia (dir.), *Nouveaux horizons sur l'espace antique et moderne* (Collection « Scripta receptoria ») : Bordeaux, Ausonius éditions, 2015, 325 pages.

L'ouvrage ici recensé est le deuxième d'une collection opportunément lancée par les éditions Ausonius pour accueillir un champ d'études en pleine expansion : la réception de l'Antiquité. M.-A. Julia a réuni vingt études classées en treize (!)